

NOTE SUR LES RELATIONS ENTRE LES POPULATIONS BAMILÉKÉ ET LES BA-NDEM

J. C. BARBIER, *sociologue à l'ORSTOM en service à l'ONAREST (I.S.H.)*.

Cet article a été rédigé en novembre 1975 en vue d'accompagner un article de linguistique de Daniel BARRETEAU sur le département du Nkam (à paraître dans un numéro de la SELAF).

Sur le plan sociologique, nous avons pu constater une nette rupture dans le mode d'organisation sociale et politique entre, d'une part les populations des plateaux de l'Ouest du Cameroun, dont les Bamiléké, organisées en une mosaïque de petites chefferies, et d'autre part, les populations de la zone forestière du sud du Cameroun qui ont adopté les principes des sociétés acéphales et lignagères. Or, sur le plan linguistique, les Ba-Ndém qui sont les voisins immédiats des Bamiléké et qui appartiennent sociologiquement à l'ensemble des sociétés acéphales et lignagères du sud du Cameroun, sont considérés jusqu'à présent comme ayant un parler proche de ceux des populations des plateaux de l'Ouest.

Nous décrivons dans cet article la relation historique de ces populations voisines mais relevant de deux types d'organisation sociale et politique. Outre l'intérêt local de ces informations, nous pensons que ce cas illustre parfaitement des sociétés différentes, et les possibilités de passage d'un type à un autre, en l'occurrence l'intégration de groupes lignagers, originaires de sociétés acéphales et lignagères, dans une société structurée en chefferies de petite taille.

**

Sur une carte politique, le pays bamiléké apparaît nettement délimité avec sa mosaïque de chefferies de taille variable mais dont la plupart ne dépassent pas les 10.000 habitants. Le pouvoir politique dans ces chefferies s'exerce sur un territoire donné : le contact avec une entité politique voisine est donc délimité par une frontière laquelle est parfois matérialisée, s'il y a eu conflit, par une tranchée de deux mètres de profondeur. La délimitation entre groupes peut également utiliser le réseau hydrographique. Ces frontières sont donc aisément repérables.

La partie méridionale du pays bamiléké est constituée par un rebord de plateau, de 1.000 à 1.400 mètres d'altitude, qui plonge dans la forêt du sud du Cameroun. Dans cette forêt, les chefferies bamiléké sont directement en contact avec des sociétés acéphales organisées sur une base lignagère; d'est en ouest : les Ba-Ndém, les Mbang, les Dibum, les Bakem, les Bareko et les Mbo.

Dans cette région, les chefs bamiléké attribuent volontiers le titre de Mve (1) aux aînés de lignage de ces sociétés acéphales qui sont importants et avec qui ils entretiennent des relations économiques. C'est la plus haute distinction honorifique puisqu'elle est

(1) La prononciation devient « mfe » dans les chefferies de la partie méridionale du Plateau bamiléké, « mfo » à Njo (Bandjoun), et « fon » dans la région de Bamenda.

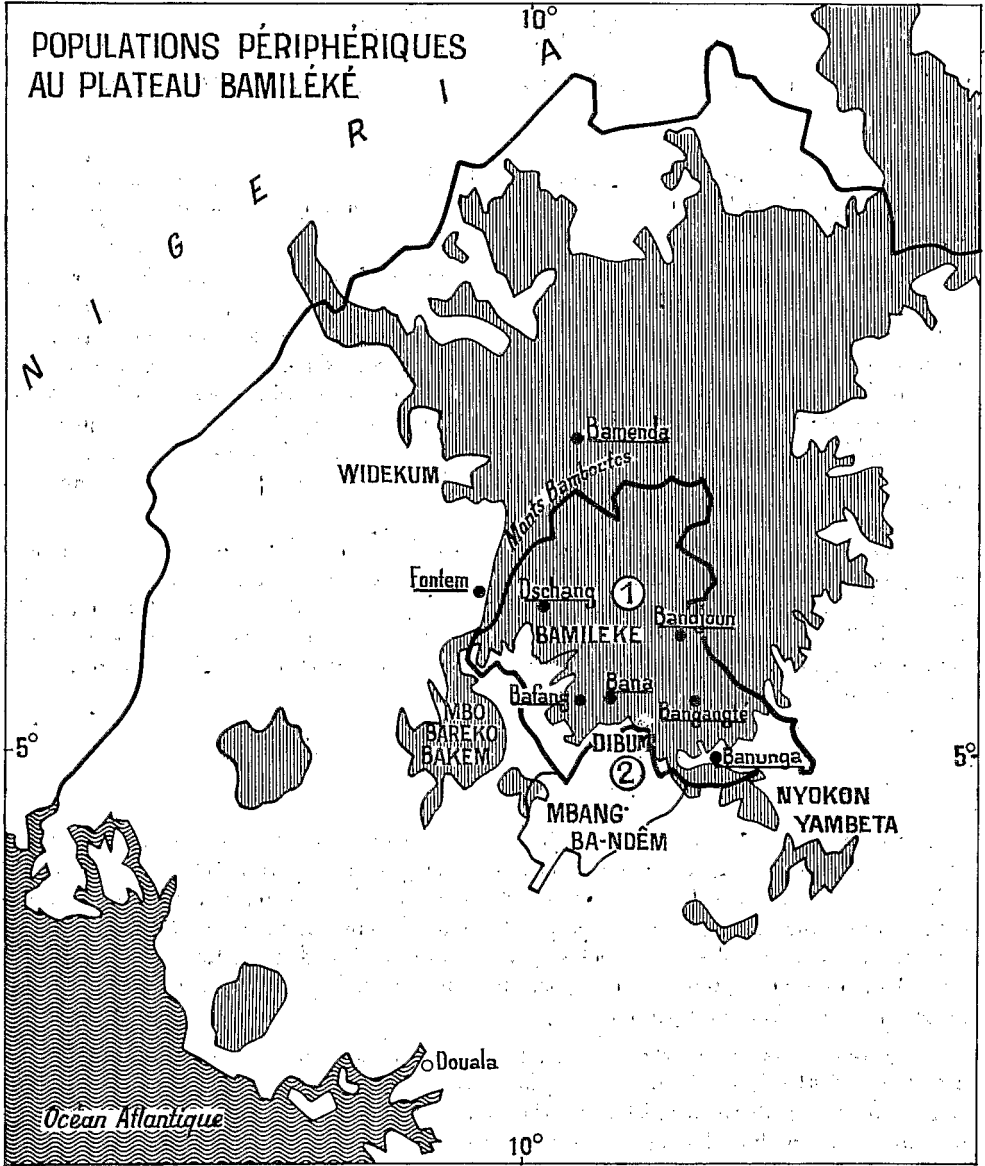
O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

20 OCT. 1983

No : 3447ex1

Cote : B

B3447, ex 1



- ▨ Plus de 900m
- Limites administratives
- ① Départements Bamiléké

- ② Arrondissement de Nkondjok
- BA-NDÉM: groupe ethnique
- Chefferie Bamiléké

Echelle 1:2000000

attribuée aux chefs. Les aînés de lignage ainsi honorés reçoivent volontiers cette appellation, et LONG MAYUK qui fut nommé chef administratif du canton Mbang par le pouvoir colonial (de 1917 à 1954) entretenait des relations étroites avec les chefferies du Plateau telles que Né (BANA) (1). En fait il s'agit, ici, d'une simple appellation qui n'implique nullement une intégration de ces aînés de lignage dans le système bamiléké.

Cependant il est remarquable que le passage d'une société acéphale à une société à petites chefferies soit relativement aisé. Une chefferie bamiléké peut en effet se constituer à partir d'un seul lignage. Chefs de quartier et autres notables seront alors partie prenante d'une même unité de parenté dont « l'aîné » est le chef politique lui-même (mve). La différence fondamentale par rapport à une société acéphale, réside dans l'intégration d'éléments immigrés non apparentés. Dans le cas de la chefferie bamiléké cette intégration s'effectue directement au niveau politique sans qu'il y ait besoin d'une assimilation à l'unité lignagère dominante par manipulation généalogique.

Ce passage d'une société acéphale à une société à petites chefferies s'est historiquement vérifié puisque de nombreux groupes originaires des sociétés acéphales de la zone forestière ont contribué au peuplement des plateaux de l'Ouest. Le processus va d'ailleurs bien au-delà de la simple assimilation de quelques éléments immigrés puisque ces derniers fondèrent maintes chefferies.

Ces apports démographiques ne sont pas sans incidences culturelles et linguistiques. Dans les chefferies Nunga (BANUNGA), Bulang et Keyébo, les chefs portent toujours l'étui pénien du Pays yambéta d'où leurs ancêtres sont sortis, lors d'une cérémonie commémorative (2). A la chefferie Né (BANA) les habitants de Kotcha, ont introduit les instruments et les rythmes musicaux de la zone forestière (3). Dans la région de FONTEM, Robert BRAIN souligne l'importante contribution culturelle des populations forestières (Mbo, etc) (4). On pourrait continuer ainsi, plus au nord, avec les Widékum, etc...

En dehors de la tradition « widékum » (5) nous n'avons malheureusement aucun écho sur la façon dont s'est opéré ce passage d'une société acéphale à une chefferie. Cette

(1) L'orthographe administrative des chefferies est mise entre parenthèse et en majuscule.

Lors de la nomination de LONG MAYUK le chef des Ba-Né (BANA) envoya en délégation une association de notables. LONG MAYUK, pour imiter les chefs bamiléké, s'était fait sculpter un trône.

(2) Le « Dikép mbù » (dikép = étui pénien, mbù = cauris).

(3) Kotcha est un quartier de la chefferie Né (BANA) situé sur le rebord méridional du Plateau bamiléké et donc en zone forestière. Il a été conquis au XVII^e ou XVIII^e siècle. Nous faisons plus particulièrement allusion à la danse du « nkwa » que nous avons eu l'occasion d'enregistrer sur disque (à paraître dans la collection du Centre d'Etudes des Traditions Orales de l'ORSTOM). Cette danse est accompagnée de tambours d'appel horizontaux avec une fente et de grebailles végétales attachées aux chevilles des danseurs.

(4) R. BRAIN — *The Bangwa (Western Bamiléké)*. —

In Colloque International du C.N.R.S. « Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun — 24-28 septembre 1973, Paris 12 p. multigr.

(5) J. P. WARNIER a recensé une quinzaine de groupes qui ont contribué à la formation de la chefferie de Mankon (région de BAMBENDA). Pour des raisons de sécurité ces groupes décidèrent de s'unir et de choisir un seul chef en dehors des aînés des groupes de parenté. *Rapport de base sur l'histoire précoloniale de la chefferie de Mankon (département de la Mezam.)* — in Colloque International du C.N.R.S. « Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun » 24-28 septembre 1973, Paris, 30 p. multigraphiées.

révolution politique instaure une nette distinction entre les chefferies de l'Ouest et les sociétés acéphales du Sud-Cameroun dont font partie les Ba-Ndêm (1).

Entre ces deux ensembles socio-politiques, les relations économiques ont été très étroites. Leurs ressources naturelles sont en effet complémentaires : sur les plateaux d'altitude et déforestés, le climat est plus salubre et autorise le petit élevage ; par ailleurs, maïs, arachides, haricots, etc..., bénéficient d'un meilleur ensoleillement et de sols fertiles sur basalte ; en échange la zone forestière approvisionne en huile de palme un plateau qui souffre d'un manque d'oléagineux. D'autres produits circulent à plus grande échelle : les noix de kola, les peaux d'animaux, et la poudre d'acajou de la forêt ; et inversement les outils agricoles en fer des forgerons des plateaux. A ces échanges se superpose le commerce de traite : défenses d'ivoire au XVII^e et XVIII^e siècle, esclaves jusqu'au début de la colonisation ; en échange des produits européens (sel, fusils, poudre, perles de traite, etc.).

Ces relations économiques vont s'intensifier au XIX^e siècle avec le développement du capitalisme et une nouvelle spéculation : la collecte des palmistes pour l'exportation. De nombreux groupes bamiléké vont alors résolument descendre en forêt et atteindre la vallée de la Makombé, participant ainsi au glissement général des populations camerounaises vers la côte où les transactions sont plus lucratives.

Cette immigration au XIX^e siècle donne la configuration actuelle du Pays bamiléké dans sa partie méridionale où les chefferies sont de taille restreinte et situées en pleine forêt. A la veille et lors de la colonisation allemande, la chefferie Nunga (BANUNGA) essaya bien de dominer ces nouvelles unités, mais en vain car elles résistèrent et l'administration française leur redonna le « dikut » (la liberté).

Ce glissement de groupes bamiléké en forêt aurait pu provoquer de graves conflits si les populations forestières s'y étaient opposées. Le milieu naturel très accidenté se serait d'ailleurs prêté à une résistance farouche. En fait, après quelques bousculades très localisées, les populations forestières cédèrent volontiers leurs terrains car elles étaient, elles aussi, intéressées par un rapprochement à la côte. Cette cession de terrain prenait la forme d'échanges matrimoniaux en faveur des « autochtones ». Il ne s'agit pas là d'un mélange de populations car la circulation des femmes est limitée à des accords politiques et se fait à sens unique. Ces alliances sont également utilisées pour les relations économiques car les beaux-frères deviennent des amis de commerce ce qui facilite les déplacements à une époque où tout étranger à un groupe courait le risque d'être pris et vendu en esclavage. Plus à l'ouest en Pays bakem la situation est semblable, ce qui fait dire à un médecin français en 1930 : « Cette population (les Bakem) en voisinage avec les Bamiléké de Bafang ne tardera certainement pas à être submergée par ceux-ci. Le mélange de deux races commence à s'effectuer déjà car les femmes grassfields (Bamiléké) sont très recherchées par les hommes du pays parce que plus robustes et plus fécondes » (2). En fait, durant la période précoloniale, les populations bamiléké donnaient des femmes à leurs voisins plus au sud, afin de faciliter l'importation des produits de traite dont une partie transitait par le Pays bakem.

(1) Une expression vestimentaire traduit cette différence : les habitants des plateaux passent le pagne « entre les jambes » alors que les habitants de la zone forestière le nouent autour de la taille.

(2) cf. Archives nationales, APA 11799/J, Nkongsamba.

Les Ba-Ndém lançaient des raids contre les populations des plateaux au XVIII^e siècle (1). Au milieu du XIX^e siècle, la partie septentrionale du Pays ba-ndém se situait dans la vallée du Ndé. A la suite de la descente en forêt de nombreux groupuscules bamiléké, les Ba-Ndém se retrouvèrent plus au sud-ouest, de part et d'autre de la vallée de la Makombé.

Les alliances matrimoniales, dont nous venons de signaler la signification, expliquent que des clans Ba-Ndém puissent se référer à des ancêtres bamiléké par filiation matrilinéaire, d'autant plus que cette filiation joue un grand rôle dans les sociétés bamiléké (2). C'est dans ce sens que nous interprétons le texte d'I. DUGAST sur l'histoire des Ba-Ndém (3) :

« Les Bandem ne disent rien au sujet de leurs origines lointaines. Ils racontent seulement être issus, il y a quelques générations, des Bakwa (Bamiléké), résidant dans le sud de l'actuelle subdivision administrative de Bangangté. C'est de cette population que serait venu l'ancêtre NDEM, qui groupa autour de lui un certain nombre de transfuges de sources diverses : Bamiléké, Banen, Mbang, Nyokon, qui le reconnurent comme leur suzerain.

L'installation des Bandem dans leur habitat actuel se fit en deux étapes : dans la première, le nouveau groupement autour du chef Ndem, quittant les Bakwa, se fraya un passage sur la « route du sel » et s'installa sur les deux rives de la Makombé...

Les Bandem sont très mélangés, tout au moins dans certaines zones, aux Bamiléké voisins. A peu près toutes les chefferies des Batongtu du Nord de la Makombé ont leurs représentants chez eux, notamment chez les Ndogtiba, Ndokiti et jusque chez les Bewang. Les Makakan, venus directement de chez les Bakwa (comme les Bandem), continuèrent sans cesse leur descente et abordèrent la rive gauche du Nkam il y a 14 ans seulement. De leur côté, les Bindjeng, leurs voisins, sont mélangés aux Batongtu (autres Bamiléké), ces derniers représentant les deux tiers de la population. Les Bandem sont d'ailleurs mélangés aux autres populations qui les entourent. Basa et Banen : ainsi chez les Ndogtamba de la rive droite du Wouri, entre les rivières Kébé et Mahé, ils sont pour un tiers de la population totale. »

Ces informations concernant l'ancêtre Ndem sont de toute évidence de nature mythique. Il est exceptionnel, en effet, que les éléments d'une société dérivent d'une seule origine et il faut en général recenser plusieurs provenances. Par ailleurs la chefferie des Ba-Kwa est de fondation trop récente (XIX^e siècle) (4) pour que Ndem, qui serait sorti de cette chefferie, ait eu une descendance suffisamment nombreuse pour pouvoir former le noyau central d'une tribu.

(1) A Kotcha (quartier de la chefferie Né) et à Nunga, nous avons enregistré des traditions orales qui mentionnent ces raids. Les attaquants sont appelés « Mbélé » et nos informateurs nous précisèrent que ce n'étaient ni les Dibum, ni les Mbang lesquels sont actuellement leurs voisins méridionaux.

(2) Le « mekat », c'est-à-dire l'enfant de la fille bénéficie d'une relation privilégiée avec la chefferie d'où est sortie sa mère.

(3) I. DUGAST — *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun* — IFAN, 1949 — p. 112.

(4) cf J.C. BARBIER — *Les villages pionniers de l'Opération Yabassi-Bafang, Aspects sociologiques de l'émigration bamiléké en zone de forêt, dans le département du Nkam, 1971, Yaoundé, ORSTOM, multigr.* — p. 90.

L'histoire du peuplement ainsi décrit par I. DUGAST confond le peuplement ancien, d'une part avec les mouvements de population de la période coloniale où de nombreux transfuges fuyaient les contraintes de l'impôt et du portage, et d'autre part avec les relations de caractère matrimonial et politico-économique que nous avons évoquées précédemment.

Quant aux makakan, il s'agit d'une petite chefferie bamiléké originaire de la région de Tongo.

Signalons par ailleurs que l'appellation des groupes a été souvent mal interprétée par l'administration coloniale (les Ba-kwa sont les habitants d'une chefferie — BAKWA — mais ce sont aussi, pour les chefferies du plateau, tous les habitants de la forêt) (1). Les appellations de groupes sont également souvent fabriquées pour les besoins administratifs, ainsi les termes « Grassfields », « Bamiléké » et « Batongtu » qui n'étaient pas utilisés par les populations concernées (2).

D'après notre enquête historique auprès des chefferies bamiléké méridionales (3), nous aboutissons à une nette frontière de caractère politique entre les Bamiléké et les Ba-Ndém. Même si les éléments fondateurs des chefferies proviennent de la zone forestière où prévalent les sociétés acéphales, ils adoptent un mode d'organisation radicalement différent (la chefferie) et une culture spécifique aux populations des plateaux de l'Ouest. Cette frontière n'exclut nullement les échanges économiques, les relations politiques de bon voisinage, et les influences culturelles.

Au niveau linguistique nous pouvons nous demander si cette coexistence n'entraîne pas une certaine évolution des parlers voisins dans le sens d'une intercompréhension. Il est remarquable que la langue des Ba-Ndém ait été classée jusqu'à présent par les linguistiques dans le même groupe (semi-bantou, puis bantoïde) que les parlers bamiléké. Cette évolution de par les voisins dont nous envisageons l'hypothèse dans les cas Ba-Ndém-Bamiléké, est à situer dans un contexte qui est à la fois favorable et défavorable : les nombreux échanges économiques obligent ces populations à des contacts fréquents, mais l'utilisation du pidgin dans toute la région de l'Ouest du Cameroun comme langue véhiculaire permet aux groupes de faire l'économie d'une adaptation de leur langue maternelle dans un effort d'intercompréhension avec des parlers voisins.

(1) « Ba-kwa » : les habitants d'une région qui est considérée comme venant « derrière » dans le sens de la montée par rapport au Plateau bamiléké. On peut le dire aussi du cadet qui vient derrière son aîné. Les Bamiléké se donnent ainsi le bon rôle vis-à-vis des populations de la zone forestière. Par extension les groupes bamiléké immigrés dans cette région sont inclus dans cette appellation.

(2) « Grassfields » expression anglaise désignant la savane, et par extension la population y résidant.

« Bamiléké » : « les habitants de la vallée » (celle de la haute vallée du Nkam qui définit la cuvette de Dschang). Cette désignation locale utilisée par les habitants de la ligne de crête des Bamboutos, a été étendue à l'ensemble des populations des plateaux de la zone francophone.

« Batongtu » — les gens — qui sont — en contre bas (d'une position plus élevée qui est celle en l'occurrence du plateau bamiléké).

(3) J.C. BARBIER — *Le peuplement de la Partie méridionale du Plateau bamiléké*. in Colloque International du CNRS septembre 1973 — Paris — « Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun.

L'approche linguistique ne pourrait-elle pas aussi révéler un fond linguistique commun datant d'une époque précédant la structuration des populations des plateaux en chefferies ? Là aussi, il est remarquable que le parler des Ba-Ndèm ait pu être rapproché de celui des habitants de la chefferie Kom dans la région de Bamenda par le linguiste WILLIAMSON (1971). Nous savons maintenant que l'ensemble des Plateaux de l'Ouest a connu une civilisation néolithique (1) et on peut effectivement imaginer que le clivage actuel, dû à la constitution des chefferies, n'existait pas encore. Y avait-il alors une relative continuité due à un fond linguistique commun lequel rattacherait les uns et les autres à la grande famille bantou. ?

Jusqu'à présent le « petit vocabulaire bandem » recueilli par I. DUGAST vers 1950 (2) apparaît nettement insuffisant pour répondre valablement à ces deux questions. De là l'intérêt du recensement linguistique effectué par D. BARRETEAU dans la partie septentrionale du département du Nkam, c'est-à-dire dans cette zone de contact entre les Bamiléké et les populations des sociétés acéphales du sud du Cameroun.

Novembre 1975, Yaoundé.

(1) Des outils lithiques ont été recueillis par M.D.W. Jeffreys dans la région de Bamenda (1959) et par F. Paris dans la partie méridionale du Pays bamiléké (1974).

(2) I. DUGAST — Petit vocabulaire Bandem — 1951 — In *Études Camerounaises* — n° 33-34, septembre-décembre.